

XVIII

Le court, mais inconfortable, trajet jusqu'à Lamoso débuta dans un silence de plomb qui inquiéta l'adolescent attentif aux moindres détails. Ce n'était même pas la peine de demander quoi que ce soit, il était plus qu'évident que la conversation avec son grand-oncle et sa grand-tante ne s'était pas déroulée sans incidents. Sa mère avait ce regard lourd et mécontent qui précédait toujours un accès de colère. Son père respirait fort et, de temps en temps, secouait négativement la tête comme s'il répondait aux mille et une questions qui envahissaient ses pensées. La Peugeot 604 roulait prudemment sur la route de terre, dont les zones plus humides et boueuses faisaient dérapier en douceur l'essieu arrière de la voiture. Le soleil avait disparu de l'horizon, et la fin de l'après-midi se précipitait alors que l'horloge n'indiquait même pas quatre heures et demie. Une nappe de brouillard commença à se former sur le paysage, venant de la gorge profonde à travers laquelle coulait le Douro, enveloppant des chênes-lièges, des chênes des garrigues, des chênes verts et des genévriers. Celle-ci finit par planer au-dessus des prés de Vale das Moças où sa grand-mère avait un potager, avec un puits et un balancier à tirer l'eau, qui produisait de délicieux melons et pastèques tout au long de l'été.

José ne pouvait dissimuler sa nervosité et sa curiosité, mais la mauvaise humeur apparente de sa mère décourageait toute question inopportune.

Malgré tout, son père lança les hostilités.

– C'est un peu cher, mais tu as vu la quantité de choses sur les étagères et dans l'entrepôt ?

– Cher ? Mais tu ne comprends toujours pas qu'il essaie de nous arnaquer ? Ton oncle doit penser que l'argent pousse sur les arbres en France ! L'été dernier c'était une chose, et maintenant il veut plus d'argent pour le fonds de commerce ! s'insurgea Natália. Cette canaille ne m'y prendra pas !

– Eh bien, qu'est-ce que tu veux ? Il a dû renforcer son stock à la fin de l'été et tout déborde...

– Ouais... Et les factures pour tout ça ? Regarde, il ne peut même pas justifier la fortune qu'il nous demande ! Il essaie de nous vendre le magasin plus cher, j'en suis sûre ! Ça ne va pas se passer comme ça ! Soit il baisse le prix, soit il n'y a pas d'accord ! annonça la mère de José.

José s'adossa à son siège et commença à faire le point. Il fallait s'y attendre... C'était trop beau pour être vrai ! Il avait été naïf et idiot de penser que les négociations avec son grand-oncle et sa grand-tante se passeraient comme dans un conte de fées. Ils avaient la maîtrise de l'entreprise dans le sang et savaient très bien que ses parents feraient n'importe quoi pour reprendre le magasin. Y compris commettre une folie. Comme tous ceux qui vivaient au Portugal, le vieux couple était convaincu que les émigrés gagnaient beaucoup d'argent à l'étranger, et que ses parents arriveraient le coffre rempli de billets de cinq cents francs. Ils pouvaient être de la famille, mais cela ne signifierait pas qu'ils rateraient l'occasion d'ajouter quelques milliers de contos à leur compte en banque. Avec difficulté, José parvint à obtenir une dernière information qui lui apporta une lueur d'espoir. La conversation se poursuivrait encore quelques jours dans une dernière tentative de parvenir à un accord satisfaisant les deux parties. Rien n'était perdu, mais la somme nécessaire au rachat du fonds de commerce laissait un projet de vie en suspens.

Un majestueux chêne-liège centenaire indiquait que les petites maisons allaient bientôt apparaître face au véhicule. Une descente accentuée et un large virage à droite dévoilèrent le minuscule village de Lamoso aux toits noircis par les rigueurs extrêmes du climat. La petite chapelle avec son minuscule cimetière, les aires de battage désormais vides et la croix précédaient les premières maisons. Celle de sa grand-mère Joaquina était située au tout début du village et possédait une entrée discrète avec deux dalles de granit faisant office de seuil.

La Peugeot s'immobilisa à côté de la porte en bois brut qui s'ouvrit presque simultanément et une petite silhouette enveloppée dans un châle de laine noire en émergea. Sa grand-mère Joaquina leva les mains au ciel en guise de bienvenue et accueillit ceux qui sortaient de la voiture à bras ouverts. La solitude serait plus facile à supporter avec quatre personnes de plus dans la maison. Une Renault 30 garée plus loin, immatriculée en France dans le

département 33, indiquait que sa tante Maria Luísa était venue passer les fêtes de Noël avec sa mère. José et David auraient la compagnie de leurs cousins pour s'amuser pendant leur séjour.

La maison avait conservé son caractère rural et, dans la cuisine, la fumée continuait de s'échapper par les interstices des tuiles posées à même les lattes. Le feu du nid douillet accueillait les nouveaux arrivants, et José constata que sa grand-mère n'avait pas encore tué le cochon, car les perches du fumoir étaient encore étrangement nues. Le rituel aurait lieu le lendemain, le jour du Chocalheiro³⁵ et tout le monde pourrait participer à l'abattage. José s'assit sur le banc, enleva ses chaussures et se réchauffa les orteils, figés par le froid glacial qui commençait à envahir les champs et les villages frontaliers. La pince et le soufflet, posés à côté d'un des deux énormes blocs de granit placés à la verticale faisant office de cheminée improvisée, lui rappelaient son enfance lointaine, au temps où l'électricité n'atteignait pas encore Lamoso, et où l'odeur de pétrole ou d'huile d'olive qui brûlait dans les lampes parfumait les soirées passées avec les grands-parents et les autres membres de la famille.

Les lampes ornaient désormais le vaisselier et reflétaient les souvenirs d'un passé où cette maison vibrait d'énergie, de vie, d'allées et venues de personnes allant vers les potagers, les prés, les oliveraies ou les vignes héritées par une même famille au fil du temps. Mais, comme dans toutes les familles et maisons de Trás-os-Montes, ces propriétés rustiques reposaient désormais sur les épaules d'une seule personne, une veuve, seule et brisée par les décennies consacrées à la servitude de la terre. Sa grand-mère Joaquina, comme toutes les grands-mères du Portugal, portait stoïquement le poids du deuil jusqu'à ce que son dernier souffle la conduise dans la tombe où reposait son Amadeu. Les yeux couleur ciel de sa grand-mère ne se plaignaient pas, ni ne se lamentaient de son triste sort. Cependant, le bonheur d'avoir une partie de la famille auprès d'elle ne cachait pas les marques profondes que les longues nuits de solitude laissaient sur son visage autrefois harmonieux. Il n'y avait pas de doute, pensa l'adolescent en contemplant discrètement sa grand-mère, cette femme avait encore vieilli...

³⁵ Personne déguisée avec un costume de diable. De chocalho, une cloche ou sonnaïlle portée par un animal.

Nilo, le chien de berger transmoutano du père Alípio, fut le premier à donner l'alerte. Après quelques secondes, Sultan rejoignit le chœur des protestations. Tous les chiens du hameau détectèrent l'intrus à des centaines de mètres de distance. Les museaux agités, les oreilles dressées et les yeux fixés sur le chemin de terre pointaient vers l'est, face à Bemposta. De là venait une menace redoutable, une odeur de diable.

Le terrible Chocalheiro...

José connaissait par cœur toutes les légendes et croyances liées à cette tradition ancestrale dont l'origine se perdait dans les temps les plus reculés. Quand il était petit, la veille du 26 décembre et du 1^{er} janvier, ses grands-parents paternels prenaient des poses sombres et inquiétantes pour lui raconter des « histoires du diable ». Encore à moitié endormi et blotti dans la chaleur des draps de flanelle, l'adolescent sentit l'arrivée du démon alors que les aboiements généralisés résonnaient dans les maisons et perçaient les planches qui recouvraient le sol et le plafond de la pièce, atteignant ses oreilles avec une clarté troublante. D'un bond, il ignora le froid polaire qui glaçait ce matin de décembre et s'habilla maladroitement. Le Chocalheiro était sur le point d'arriver et, en pareille occasion, personne ne restait au lit à ne rien faire. En enfilant son épais pull en laine, il se souvint des sages paroles de son grand-père Amadeu, grand connaisseur des histoires folles sur les loups, les renards, les saints et les esprits malveillants. Le récit commençait toujours par la même formule magique : « Regarde, mon fils... disait-il d'une voix lente, le diable arrive... Mais n'aie crainte, il paie pour ses péchés. Et tu sais pourquoi ? Parce qu'il a été sévèrement puni pour avoir tenté Notre-Dame... En guise de punition, le diable a été condamné à demander l'aumône pour Elle et pour l'Enfant Jésus, Son fils. » José ne comprenait pas le sens de ces mots murmurés dans la faible lumière de la lampe, mais le rituel du Chocalheiro finit par représenter le mystère, la magie, la terreur et l'anxiété, le tout cuit dans la même marmite et saupoudré de beaucoup de curiosité.

Ce n'est que bien plus tard, sans son grand-père assis à côté de lui sur le banc de la cuisine, que la maturité lui permit de mieux comprendre, sans pour autant enlever le côté plus imaginaire et fantaisiste du phénomène.

José était de ceux qui étaient émerveillés, pour ne pas dire fascinés, par cette tradition propre au village de Bemposta.

Tout le département de Bragança, comme la province de Zamora, possédait la tradition du masque et des *caretos*³⁶, fruit d'une richesse culturelle unique, qui se transmettait de génération en génération, témoignant ainsi de l'importance que ces rituels païens – où le sacré et le profane se mêlent en une symbiose parfaite – dans la vie quotidienne de ceux qui craignent Dieu et se soumettent aux volontés de Mère Nature.

L'adolescent savait maintenant que derrière la *carocha*³⁷ se cachait quelqu'un qui avait fait une promesse et qui avait payé une belle somme d'argent pour avoir l'honneur de se déguiser en diable. Porter le poids du masque en bois massif et courir des kilomètres toute la journée n'était pas à la portée de tous. C'était pour les durs à cuire, et quiconque participait aux enchères pour tenter d'arracher le prix le plus élevé devait avoir en tête qu'une journée épuisante l'attendait, où ses capacités physiques et mentales seraient mises à l'épreuve.

Lorsque José descendit au rez-de-chaussée, sa grand-mère balayait la cuisine et disposait l'ensemble des *motchos*³⁸ en demi-cercle autour du feu. Au-dessus du vaisselier, l'aumône pour l'Enfant Jésus était déjà préparée : une assiette avec trois ou quatre saucisses et un plat plein de *malapas*³⁹ et d'oranges attendaient la venue du diable dans cette maison. L'adolescent lança un bonjour hâtif et sortit en courant. Dehors, beaucoup attendaient l'arrivée de Satan. Il rejoignit ses proches et le reste des habitants, les yeux rivés sur la chapelle. C'est de là qu'apparaîtrait le Chocalheiro, enveloppé d'une aura de mystère et d'une cacophonie produite par les innombrables sonnailles attachées à sa ceinture. La vapeur d'eau sous forme de fumée qui sortait de la bouche de chacun indiquait une température matinale de moins six ou sept degrés. Toute la végétation était recouverte d'une fine couche de givre et les flaques d'eau étaient de glace. Les chiens, de plus en plus agités, étaient entourés par la fumée qui émanait de leur gueule. José remarqua que Sultan n'était pas dans la meute qui attendait l'arrivée de

³⁶ Personnage de carnaval, diabolique ou mystérieux, avec un masque en cuir, en laiton ou en bois, un costume très coloré, généralement frangé et avec une ceinture de sonnailles autour de la taille, fréquent dans certaines régions du nord du Portugal.

³⁷ Masque porté par le Chocalheiro. Littéralement : scarabée.

³⁸ Type de tabouret en bois.

³⁹ Petites pommes.

l'intrus et s'aperçut que son père avait choisi d'enfermer le montagne des Pyrénées dans le grange à côté de la maison de sa grand-mère. Le pire avait été évité... Personne n'apprécierait le fait de voir le Chocalheiro attaqué par un animal de cette taille. La tradition devait se dérouler sans contretemps ni problèmes de dernière minute.

Soudain, un personnage mystérieux s'arrêta à la porte du cimetière. Avec la subtilité d'une ombre mouvante, la silhouette se mit à bondir et à tourbillonner, d'un côté à l'autre, avant de se lancer dans une course folle à travers les aires de battage. Les chiens, pris de panique, disparurent en moins de trois secondes, la queue entre les pattes. Ils avaient senti le Mal approcher. Au fur et à mesure que l'apparition prenait forme et s'approchait de la petite foule, la cacophonie rythmique des nombreuses cloches qui pendaient à la taille de l'effrayante créature devenait de plus en plus audible, de plus en plus proche, comme l'arrivée soudaine d'un nuage noir chargé d'éclairs et de tonnerre. Le cœur de José passa du trot au galop.

En un rien de temps, le Chocalheiro rejoignit les personnes qui l'attendaient en tête du cortège, accompagné de deux hommes portant d'énormes sacs de toile de jute. Belzébuth entama une danse folle, rythmée, provocante et audacieuse qui avait pour but d'éveiller la bonne volonté des curieux, qui l'accueillirent avec un large sourire aux lèvres. Les hommes les plus âgés mettaient la main à leur portefeuille et commençaient à le montrer au danseur. « Hé ! Chocalheiro, fais tomber ton masque, allez ! Je veux voir qui tu es, sinon tu n'auras pas un sou de ma part ! » disait le père Luís Preto. En guise de réponse, le danseur malveillant le menaça avec les tenailles de fer qu'il tenait dans une main et continua à danser autour de la foule.

Alors que les billets de cinq cents et de mille escudos tombaient dans les sacs du majordome qui accompagnait le Chocalheiro, José regarda de plus près ce costume plein de symboles qu'il ne pouvait lui-même interpréter. Tout d'abord, le masque attirait toute l'attention car, en plus d'être assez repoussant, il était fait de bois lourd et foncé qui lui donnait une apparence qui faisait même trembler d'effroi les pierres des allées. La créature avait deux oranges plantées au bout des cornes ; sur son menton, un bouc de chèvre révélait son côté animal ; derrière sa nuque pendait une vessie de porc desséchée, remplie d'air comme un ballon ; au centre de son front, à partir d'une boule rougeâtre, un petit serpent rouge glissait sur un côté de son visage ; sa bouche béante avec d'épaisses lèvres rouge vif ainsi que ses

yeux exorbités lui donnaient une once de folie et un air malsain. Le reste du costume était également noir comme du charbon, et sur ses hanches une ceinture de cuir supportait plusieurs sonnailles épaisses et très bruyantes qui répondaient vigoureusement au moindre geste. Sur lui, un gros et long serpent, fait de tissu, s'enroulait autour de sa taille, grimpait le long de son dos et s'appuyait sauvagement sur son épaule gauche. Enfin, les tenailles complétaient l'effrayante figure et représentaient une punition physique pour quiconque ne voulait pas faire l'aumône pour l'Enfant Jésus.

Le diable animal sautillait, dansait, tournoyait et courait sans cesse autour du petit groupe jusqu'à épuisement. « Oh, diable ! Oh, diable ! Fais tomber ta *carocha*, sale démon ! » insista le père Barrios avec sa bonhomie habituelle. Accédant finalement à la demande, le démon enleva le lourd masque et laissa son côté plus humain être découvert par tous. Une clameur s'éleva parmi la petite foule. En fin de compte, le Chocalheiro n'était autre que Chico Zarolho, un garçon de Bemposta, plein d'entrain et d'audace, un habitué de ces errances diaboliques. Malgré le froid polaire qui se faisait sentir, des filets de sueur naissaient sur le haut de son front et coulaient abondamment sur son visage. Les joues rouges et la respiration laborieuse confirmaient la véracité des témoignages : porter la peau du diable n'était pas pour tout le monde. Mais dès qu'il eut repris son souffle, une autre demande inattendue attira son attention, l'obligeant à remettre l'inconfortable masque de bois brut et rugueux. « Oh Chocalheiro ! Oh, oh, oh ! Tu es fatigué, diabolin ? Oh Chocalheiro ! » hurlait un groupe de filles, montrant des oranges dans leurs mains, un air de défi aux lèvres. C'était l'interjection habituelle, utilisée par les filles et les enfants du village, pour défier et provoquer le diable. Celui-ci se lança sans hésiter dans une course éperdue à travers les ruelles étroites. Le tollé était réel et la mise en scène faisait partie du rituel. La peur que le diable provoquait devrait prévaloir jusqu'à la fin.

En moins d'une demi-heure, le Chocalheiro passa par toutes les maisons de Lamoso, dont celle de sa grand-mère Joaquina, et José put prendre une photo avec le célèbre masque à la main. Les sacs en toile de jute étaient remplis de saucisses diverses, d'oranges, de *malapas* et de quelques contos. Lorsque la radio du père Ernesto, réglée sur la station Renascença, annonça neuf heures avec son *bip* caractéristique, le Chocalheiro était déjà retourné à Bemposta par le chemin du pont romain, et la tranquillité habituelle

s'était de nouveau installée à Lamoso. La suite de ce rite se déroulerait le 1^{er} janvier, le jour de l'Enfant Jésus, mais jusque-là, la vie et la routine suivraient leur cours normal. Tellement normal que, lorsque José rentra chez lui pour enfin prendre son petit déjeuner, sa grand-mère Joaquina et tous les autres membres de sa famille les plus proches étaient occupés à préparer la tue-cochon. Le sacrifice de l'animal sur l'autel en bois improvisé était un des autres rituels obligatoires qui avaient lieu au début du long et rigoureux hiver.

Ce même après-midi, José et son frère accompagnèrent leur grand-mère jusqu'au ruisseau qui coulait paisiblement au fond d'un vallon à quelques mètres des maisons. La mule était lourdement chargée, car les sacoches posées sur le dessus de la selle portaient deux grands paniers de vêtements sales et les tripes du cochon mort dans la matinée. Sa grand-mère Joaquina lavait les vêtements dans le ruisseau et procédait de la même manière avec les viscères de l'animal, car les eaux cristallines purifiaient et tonifiaient la matière qui donnerait lieu à la succulente viande fumée. Les parents de José étaient partis pour Bemposta, juste après le grand déjeuner en l'honneur du cochon et de ceux qui avaient aidé à son sacrifice, dans une dernière tentative de faire céder l'oncle Fernando et de feinter sa maîtrise de l'art de faire de grandes affaires. Le sujet de la vente du magasin et du déménagement définitif au Portugal serait clos dans les heures suivantes, et l'adolescent espérait que les adultes se mettraient d'accord. Son bonheur dépendait, en grande partie, de cet après-midi ensoleillé de décembre.

Assis au bord d'un rocher, José observait son frère sauter de pierre en pierre en chassant les grenouilles, et étudiait les mouvements mécaniques de sa grand-mère agenouillée au bord de l'eau, à quelques mètres de son perchoir. Malgré son âge avancé, cette femme de petite taille, mais gigantesque dans sa façon d'affronter les tâches quotidiennes, révélait une énergie peu commune ; les draps et les couvertures détrempés tournoyaient dans les airs et retombaient dans l'eau avec une force considérable. Le pain de savon créait une mousse blanchâtre qui ravivait l'éclat des tissus.

La douceur du soleil était une bénédiction lors de ces après-midi d'hiver, et José se sentait revigoré et de très bonne humeur. Bordeaux n'était qu'un mirage, un mauvais souvenir et les événements plus récents étaient remémorés comme les échos d'une nuit blanche. Toutes les difficultés

ressenties en France étaient sans importance par rapport à la beauté du paysage environnant. Le silence, la paix de la rivière, l'aigle planant dans la vallée d'un vol rasant, sa grand-mère lavant les draps dans les eaux glacées, le Portugal des villages, son Portugal, son univers de Trás-os-Montes, le royaume merveilleux. Tout le concernait et tout lui disait que ses origines prenaient racine ici, sur cette terre sauvage et poussiéreuse où ses ancêtres s'étaient battus et se battaient encore contre les éléments naturels. Le soleil, la pluie, la neige, le froid, la chaleur étouffante et le travail acharné avaient forgé leurs gènes. Sa place était là. C'était à ces terres qu'il appartenait et c'était là qu'il se sentait vraiment chez lui. La France, Bordeaux, était un mal nécessaire, une étape, un chemin pénible pour arriver à un point précis : le retour tant attendu.

Betty était le seul souvenir agréable, mais José était tout de même surpris de ne pas avoir pensé à elle depuis son arrivée au Portugal. Il ne saurait dire si les caresses et la tendresse de sa petite amie lui manquaient, mais les journées étaient si remplies et intensément vécues que son esprit était absorbé par cette réalité, par le moment présent, et il ne se perdait pas en digressions. Elle passerait certainement des vacances aussi agréables que les siennes, dans la région de ses parents, mais jusqu'à ce qu'ils se retrouvent, à l'endroit habituel, chacun vivrait ces moments à sa manière. Il réalisait maintenant que, dans ce contexte, la dépendance affective qui l'enchaînait à sa petite amie s'était estompée jusqu'à devenir une ligne ténue et très fragile. La vie au Portugal était si différente de l'épreuve vécue dans la grande ville que José se transformait en un adolescent plus heureux, un peu rebelle et, au fond, maître de sa stabilité émotionnelle. En somme, il était désormais plus indépendant et jouissait d'une liberté bien méritée.

Lorsque les parents de José revinrent de Bemposta, la nuit berçait déjà le petit hameau. La tranquillité des deux regards servait de réponse aux aspirations des deux garçons assis sur le banc de la cuisine. Toutes les personnes présentes retenaient leur souffle, et un silence inquisiteur flottait dans l'air. Sa grand-mère était impatiente, car la solitude dans laquelle elle s'immergeait chaque jour pouvait être atténuée par le retour définitif de son fils sur la terre qui l'avait vu naître.

– C'est bon, Maman. Nous nous sommes mis d'accord avec Oncle Fernando,

annonça le père de José. Cet été, le soto sera à nous.

– *Valha-nos Nossa Senhora dos Prazeres*⁴⁰ ! s'exclama sa grand-mère Joaquina.

– Tu veux dire qu'on quitte Bordeaux pour de bon en août prochain ? demanda José.

– Au mois de juillet, *se Deus quiser*⁴¹ ! rectifia son père. Il y aura beaucoup de travail, et nous devons commencer le plus vite possible.

L'adolescent sauta de joie, et son frère se mit à courir dans la cuisine comme une poupée mécanique. Leurs cousins, leur oncle et leur tante regardaient cette scène avec un mélange d'émotion et de curiosité face à la réaction des deux enfants de Natália et Alfredo. Bien qu'étant nés à Bordeaux, comme leurs propres enfants, tante Maria Luísa et son mari découvraient maintenant que les deux garçons étaient ravis de leur retour définitif et qu'ils laisseraient derrière eux un pays qui leur offrait de meilleures perspectives d'avenir sans la moindre hésitation. Maria Luísa oscillait entre la joie de voir son frère, sa belle-sœur et ses neveux heureux de la nouvelle, et l'incertitude quant au succès de la voie choisie. Échanger Bordeaux contre Bemposta était quelque chose qu'elle ne pouvait même pas imaginer, encore moins accomplir...

– Beaucoup de travail ? demanda l'adolescent. Mais nous devons changer quelque chose dans le magasin ?

– Tiens donc ! riait le père. Alors, dans quelle maison allons-nous vivre ? Dis-moi !

– Je ne sais pas... ici ? répondit innocemment l'adolescent.

– Tu es vraiment dans les nuages, mon fils ! Nous allons devoir construire une maison à Bemposta. C'est aussi simple que ça, résuma son père.

– Une maison à Bemposta ? Super ! Mais... où ?

– Nous sommes déjà allés parler à Oncle Porfírio et à Tante Francisca. Nous enverrons les papiers à Madère et à Bruxelles pour qu'Oncle Jaime et Tante Conceição puissent signer les contrats de vente. Nous allons acheter la maison de Grand-mère Idalina, la démolir et en construire une nouvelle, expliqua son père en détail. Maman, tu devras signer aussi. Je dois avoir les signatures de tous les enfants pour pouvoir acheter la maison. D'accord ?

⁴⁰ Que Notre Dame des Plaisirs soit avec nous.

⁴¹ Si Dieu le veut.

Les yeux de l'adolescent brillaient comme deux étoiles dans le ciel. La chance semblait vouloir lui sourire. Il allait enfin se lancer dans une nouvelle aventure et recommencer à zéro.

XIX

Mardi 31 décembre 1985

Lamoso

Une ambiance de fête régnait dans le petit village, car le réveillon du Nouvel An approchait, et le jour s'était levé ensoleillé. Le froid sec et désagréable transformait les flaques en patinoires, mais les habitants avaient le sourire aux lèvres. Cependant, quelque chose de plus important faisait planer une lueur d'euphorie dans le hameau et piquait la curiosité de ses habitants. José avait déjà entendu quelques commentaires au journal télévisé français, mais les radios portugaises et RTP ne parlaient que de ça : le Portugal était sur le point d'adhérer à la CEE.

Sur Rádio Renascença, les nouvelles de 13 heures parlaient de l'importance de l'adhésion, du jour historique que ce serait pour le pays et de la façon dont la vie de millions de Portugais pourrait prendre une tournure positive. Au journal télévisé de RTP1, le président de la République, Mário Soares, trapu et potelé, et le Premier ministre, Aníbal Cavaco Silva, sec et maigre comme un clou, parlaient des avantages économiques et sociaux que pourrait en tirer la patrie.

Après le déjeuner, José courut chez son cousin Vasco pour savoir quel était le programme de l'après-midi. Il aimait l'accompagner lors des travaux agricoles et s'asseoir à côté de lui sur le tracteur. Cependant, en franchissant la porte d'entrée, il fut surpris par le silence qui régnait dans la maison – généralement bruyante – seulement entrecoupé par une faible voix radiophonique venant de la cuisine. Il s'approcha prudemment et se retrouva nez à nez avec les occupants de la maison, les yeux rivés sur le petit écran de télévision. L'image transmise en noir et blanc montrait un journaliste élégant, à la cravate et à la coiffure soignées. Sa cousine Carolina